

OCTAVE MIRBEAU, ÉDOUARD ESTAUNIÉ ET "L'EMPREINTE"

Il peut paraître étrange de rapprocher Octave Mirbeau (1848-1917) d'Édouard Estaunié (1862-1942). Cependant que le premier, pamphlétaire libertaire et romancier sulfureux, est un en-dehors constamment en révolte contre la société bourgeoise et les institutions officielles, l'autre a mené une brillante carrière administrative, a accumulé les honneurs "*qui déshonorent*" et a fini à l'Académie Française - "*la vieille sale*" vilipendée par Mirbeau... ; alors que l'un est radicalement athée et matérialiste ¹, farouchement hostile à toute forme d'idéalisme et à toute religion constituée, l'autre est un spiritualiste affirmé, un idéaliste néo-platonicien, et finira par retourner sur le tard à la religion de son enfance. Si l'on ajoute que, dans ses *Souvenirs*, Estaunié n'est pas tendre pour son aîné et semble le considérer - à tort, faut-il le préciser ? - comme un énergumène sans cœur et sans boussole ², on sera tenté d'en conclure que, rien, décidément, ne saurait justifier le rapprochement entre deux hommes et deux écrivains aussi différents.

Mais, une fois de plus, les apparences sont trompeuses, et, nonobstant la mémoire défaillante d'Estaunié, presque octogénaire lorsqu'il rédige ses *Souvenirs*, force est de constater que les deux romanciers ont été en relations amicales - les lettres de Mirbeau en font foi - et que, au-delà de rencontres épisodiques, il existe entre eux des convergences idéologiques et littéraires. Tous deux ont de leur mission d'écrivain une conception élevée et font de la probité intellectuelle et du refus du mensonge sous toutes ses formes des vertus cardinales ³ ; tous deux sont très hostiles au scientisme, ont le sens du mystère, sont persuadés, comme leur maître commun Herbert Spencer, que l'homme ne connaît qu'une infime partie des lois de la Nature "*aux secrets impénétrables*" ⁴, et sont fascinés par les expériences métapsychiques ; tous deux enfin sont passés entre les mains des jésuites, qui les ont dûment "*pétris*" et ont laissé sur leur cerveau une "*empreinte*" durable, voire "*indélébile*" : l'un au collège Saint-François-Xavier de Vannes, où il a connu quatre années d'"*enfer*" et d'où il a été chassé dans des conditions plus que suspectes ; l'autre dans trois collèges successifs, à Dole - où il n'a passé que quelques mois - , puis au collège Saint-Ignace de Dijon, et enfin, pendant deux ans, au collège de la rue des Postes à Paris, alors dirigé par le père Stanislas Du Lac, qui avait été le maître d'études de Mirbeau au collège de Vannes, une quinzaine d'années plus tôt ⁵...

Tous les deux ont conservé de ces années d'"*anesthésie*" intellectuelle et de pourrissement moral de telles blessures qu'ils ont tenté, longtemps après, d'exorciser leur souffrance dans deux romans-exutoires très largement autobiographiques : Mirbeau dans *Sébastien Roch*, publié au printemps 1890 chez Charpentier, Estaunié dans *L'Empreinte*, qui paraît en 1895 dans *La Revue de Paris*, et l'année suivante, en volume, chez Perrin, et dont le titre fait précisément écho à une formule mirbellienne ⁶. Le caractère autobiographique de ces deux romans ne fait aucun doute ⁷, mais, comme il s'agit de transcriptions romanesques obéissant à une logique créatrice qui n'a pas pour objectif de reproduire fidèlement une "réalité" pré-existante, on ne saurait inférer du récit au caractère effectivement vécu de tous les épisodes rapportés : ainsi, Mirbeau n'a pas été tué pendant la guerre de 1870, comme le malheureux Sébastien Roch, et Estaunié n'est pas devenu jésuite, comme Léonard Clan. Il est clair que ces deux dénouements, apparemment différents, obéissent au même souci démonstratif des romanciers : leurs tristes héros sont condamnés à ne plus pouvoir vivre après ce que Mirbeau appelle "*le meurtre d'une âme d'enfant*" (p. 152) et Estaunié un "*attentat commis sur [une] conscience d'enfant*" (p. 121) ⁸. C'est cette convergence que nous allons tenter d'approfondir.

Certes, des différences existent entre les deux œuvres : dans leur structure (Mirbeau nous présente Sébastien avant son entrée au collège, ce qui permet au lecteur de mieux saisir l'ampleur des "*déformations*" infligées, alors qu'Estaunié nous jette d'entrée de jeu au milieu du collège Saint-Louis de Gonzague de Nevers, où il a transposé la scène ⁹) aussi bien que dans les péripéties rapportées : ainsi, Léonard Clan n'est pas violé par un jésuite, comme Sébastien Roch par le père de Kern, et la névrose dont il souffre n'est due qu'à l'endoctrinement jésuitique ; il est un élève très brillant - comme Estaunié - et les jésuites ont "*cherché à exploiter pour [leur] compte*" son "*capital intellectuel*" (p. 119), alors que Sébastien est un élève médiocre, comme Mirbeau, dont la paresse

est une forme de résistance passive aux manipulations dont il est l'objet ; Léonard n'est pas chassé du collège, comme Sébastien, et ne se libère que très lentement de ses croyances d'enfant ; quant aux dénouements, on l'a vu, ils sont factuellement très différents. Il n'en reste pas moins que les deux romans ont un air de parenté : outre les multiples ressemblances qui tiennent au référent commun, la vie quotidienne dans un collège jésuite à quelques années d'écart, il est notable que les deux romanciers émettent les mêmes critiques à l'égard de ce qu'Alice Miller appellera plus tard "*la pédagogie noire*", et qu'ils expriment avec les mêmes mots leur révolte contre ce qu'ils nomment "*l'empreinte*".

Cette "*empreinte*" est celle des jésuites, "*pourrisseurs*" et "*pétrisseurs d'âmes*" selon Mirbeau ¹⁰, sur le cerveau des adolescents qui passent entre leurs mains. Pour nos deux auteurs, les sectateurs de Loyola sont d'habiles manipulateurs qui poursuivent des desseins cachés - "*ils rêvent d'établir sur le monde leur toute puissance*", écrit Mirbeau d'entrée de jeu (p. 2) - et se servent des enfants qui leur sont confiés par des parents aveugles pour exercer plus tard, par leur truchement, "*une influence protéiforme*" ¹¹ sur la société. Ainsi Léonard Clan prend-il conscience qu'"*on a pétri [son] intelligence, déformé [sa] conscience, émasculé [sa] volonté, pour que cette intelligence, cette conscience fussent précisément celles qui conviennent à un jésuite.*" Et de conclure : "*Je suis donc une machine construite pour accomplir un travail dans des conditions déterminées*" (p. 194) - comme le seront, à l'ère fordienne, les êtres mécanisés du *Meilleur des mondes* d'Huxley. Quant à Sébastien Roch, il fait un rêve dont "*le symbolisme*" lui paraît "*curieux*" : le père Recteur, habillé en cuisinier, attrape dans un baquet "*des âmes de petits enfants*", les broie dans un mortier, étend "*sur des tartines*" la "*pâtée épaisse et rouge*" et les jette à "*de gros chiens voraces*" et "*coiffés de barrettes*" (p. 237)...

Pour cette entreprise de broiement des âmes d'enfants, les jésuites utilisent deux moyens principaux : la terreur et la séduction.

La terreur est instillée en même temps que le sens du péché - au premier rang desquels le "*péché de chair*", source de tant d'angoissantes obsessions - et renforcée par la perspective des châtiments infernaux. Mirbeau évoque ainsi la préparation à la première communion au cours de neuf jours de retraite "*terrifiants*" où l'on évoque des "*châtiments horribles*" de nature à impressionner durablement le naïf Sébastien : "*On lui avait cité l'histoire d'un enfant impie que des chiens avaient dévoré vivant ; un autre s'était fracassé le crâne en tombant du haut d'une falaise, notoirement précipité dans la mer par la vengeance divine. Et combien qui brûlaient en enfer !*" (p. 114) Les "*examens de conscience éperdus*" et "*la liste lugubre, effrayante, des péchés, des vices, des crimes*" énumérés par les "*manuels spéciaux*" produisent de terribles commotions sur les âmes sensibles : "*On en voyait qui, tout d'un coup, très pâles, frissonnant de terreur, se frappaient la poitrine et criaient tout haut : 'J'ai péché ! J'ai péché ! Mon Dieu, sauvez-moi de la damnation...'*" (p. 115). L'un d'eux est même emporté par une méningite ! ¹² Même évocation dans *L'Empreinte*, où, lors d'une retraite, le père Anet "*parl[e] de la mort et de l'enfer*" et remue "*à en défaillir d'horreur*" "*tout ce que l'éducation religieuse de Saint-Louis de Gonzague avait accumulé de peurs dans ces âmes d'enfants*" (p. 87) ¹³. Faut-il s'étonner, dès lors, si, bien plus tard, Léonard prend conscience que "*tous ses actes avaient eu la terreur de l'enfer pour mobile*" : "*Devant cet enfer, sa religion avait des platitudes de chien courbé sous le fouet*" (p. 143). La terreur apparaît donc comme le moyen privilégié pour obtenir des futurs adultes une totale soumission aux projets de leurs maîtres.

¹⁴

Mais si elle était le seul instrument de domination à leur disposition, elle ne suffirait certainement pas à susciter les vocations indispensables : l'autre volet du dispositif de "*façonnement définitif des âmes*" (*L'Empreinte*, p. 89) est **la séduction**, dans les deux sens du mot : attraction irrésistible et tromperie volontaire. Dès le premier chapitre, Estaunié note que l'intelligent partage des "*rôles*" entre les différents jésuites leur permet d'exercer sur le cœur de l'enfant "*une attraction formidable*" (p. 13). L'ordonnance des cérémonies, la mise en scène, la musique, les décorations, les costumes, et jusqu'aux livres de prières, tout contribue, dans le droit fil de la Contre-Réforme, à créer un climat exaltant, propice à l'abandon. Ainsi Estaunié écrit-il, à propos d'une messe : "*C'est alors, dans l'enchantement de la prière, la plus inconsciente et la plus sûre des séductions, la*

séduction par l'eucologe" (p. 23). Elle est complétée par *"la séduction de l'esprit"* (p. 26) : non pas, certes, par l'initiation à la poésie et le développement de l'esprit critique - *horresco referens* ! -, mais par l'accoutumance *"aux solutions toutes faites"* qui donnent l'impression gratifiante d'accéder *"à la vérité sans fatigues"* : *"chaque cerveau est un casier où, par ordre et à force de mémoire, les idées sont étiquetées et emballées à jamais"* (p. 26). Pour les âmes d'élite, dont le père Propiac a la charge, il s'y ajoute la séduction par la flatterie, qui se révèle très efficace sur l'orgueil du brillant élève qu'est Léonard : ainsi est-il *"extasié"* par la perspective du *"bonheur ineffable"* réservé aux élus que lui fait miroiter le prêtre pour éveiller sa vocation et prendre ainsi *"possession"* de lui (p. 39)¹⁵. Possession tellement durable que, plusieurs années après, *"dès [la] première minute"*, quand il retrouve Propiac, l'ancien élève retombe sous sa *"sujétion"* (p. 116).

Bien différente est la séduction dont Sébastien Roch est l'innocente victime : tant par ses finalités (le père de Kern ne cherche que la satisfaction de ses désirs sexuels pervers) que par ses modalités (transgressant les interdits pédagogiques, il initie l'adolescent aux beautés de la poésie et de l'art). Mais il s'agit là aussi de prendre possession de l'âme de l'élève, comme le révèle le *"sourire énigmatique et possesseur"* du prêtre (p. 133) quand il le voit ingurgiter avidement les *"poisons"* qu'il lui offre. Inversant le principe bien connu de son ordre - *"ad augusta per angusta"* -, c'est par les voies les plus nobles qu'il parvient aux fins les plus infâmes : si *"la petite âme"* de Sébastien est incapable de *"résister à la démoralisation"*, c'est parce qu'elle a été *"saturée de poésie"* et *"chloroformée d'idéal"*. Mirbeau y voit le *"viol d'une âme délicate et passionnée"* (p. 145), viol spirituel qui précède et prépare le viol du corps.

Bien qu'Estaunié n'ait évoqué que la **manipulation** des esprits et ait occulté les violences sexuelles, il fait le même constat que Mirbeau : leurs deux héros ont été déformés à jamais, leur être a été tué, ils ne sont plus que des survivances inutiles et douloureuses, vouées à l'ennui et à l'inadéquation (*"Mon être a été spécialisé, je ne m'adapte plus"*, constate Léonard, p. 187).

La première conséquence tragique de la *"déformation initiale"* (*L'Empreinte*, p. 184), dont *"les traces sont profondes"* (Sébastien Roch, p. 248) est la **dichotomie** qui s'est opérée dans leur moi. Certes, toute éducation suppose que l'enfant peu à peu cesse d'être un être de nature pour devenir un être de culture, sans pour autant que les instincts, indices de notre animalité, aient disparu sous les couches accumulées des conditionnements sociaux ; et chez tout homme le conflit est inévitable entre les exigences de la nature et celles de la société, entre les désirs et les interdits. Mais l'adulte est censé être en mesure de se gouverner lui-même, de gérer ses pulsions contradictoires, de trouver un équilibre fragile. Rien de tel chez Sébastien et Léonard, qui se sentent non seulement déchirés, mais carrément dépossédés du contrôle d'eux-mêmes par les *"poisons"* que leur ont instillés leurs maîtres ensoutanés. *"Quelle force énigmatique détruit mon effort"*, se demande Léonard. Son ami Jouques soupçonne *"une empreinte originelle, un choc en retour d'éducation, agissant à distance et dont les années n'ont pu atténuer l'effet"* (p. 99). À tel point que Léonard, tel le héros du *Horla*, a l'impression d'être possédé par *"l'autre"*, *"l'être marqué jadis d'une empreinte indélébile"* et qu'il sent en train de *"dévorer son âme"* (p. 161)¹⁶. Quant à Sébastien, s'il est en *"révolte contre les préjugés de [son] éducation"*, cette révolte se révèle *"vaine et stérile"* (p. 226), comme s'il était lui aussi possédé par un *"autre"*. Voyons plus précisément **les effets dévastateurs** de la dissociation psychique due à *"l'empreinte"*.

- Tour d'abord **sur la sexualité** : Les deux héros sont totalement incapables de connaître une sexualité épanouie. Le cas de Léonard est relativement classique : l'inculcation du sentiment de culpabilité lié à la chair l'amène à mener une *"existence d'ascète"* (p. 128), parce que la *"superstition de la chasteté"* est *"restée, en quelque sorte, collée à sa conscience"* (p. 129). Il n'en éprouve pas moins des désirs, d'autant plus exacerbés qu'ils restent inassouvis (*"Vierge, il connaissait en esprit les dépravations et jouissait d'imaginations expertes"*, p. 104) Sa chair est donc bien souvent *"révoltée"* (p. 128) et il finit par lui concéder de quoi se satisfaire, lors de son collage avec Marcelle, mais il a tôt fait de se dégoûter et de se mépriser d'être *"esclave de son plaisir"* (p. 161). Et pour cause : *"Si le corps avait échappé au cylindrage de l'éducation initiale, l'âme, elle, n'avait point résisté. Trop souvent on avait dit devant elle que l'amour est une abomination. Façonnée pour la*

prêtrise, elle était veuve à jamais." (p. 161).¹⁷

Le cas de Sébastien est beaucoup plus complexe, car on ne lui a pas seulement inculqué l'horreur du péché, chez les jésuites de Vannes : de Kern lui en a également révélé les charmes vénéreux : d'abord par ses leçons "*attachantes*", où "*le mot péché [...] semblait une fleur étrange qui attire par le danger même de son parfum*" et dont "*l'horreur*" proclamée "*restait désirable et charmante*" (p. 142-3) ; ensuite, lorsqu'il a "*pris*" l'adolescent et lui a fait goûter, nonobstant la monstruosité de l'acte, "*un plaisir coupable*", dont la victime s'accuse (p. 156). Étranger à tout manichéisme, Mirbeau montre en effet que la victime peut aussi être complice de son bourreau et que le souvenir du plaisir contre-nature peut lui donner des regrets. Ainsi Sébastien, des années plus tard, cessera-t-il de trouver de Kern "*odieux*" et aimerait-il encore l'"*entendre*" (p. 248)¹⁸. Sa sexualité en est complètement perturbée, et son imagination l'abreuve d'"*images impures*" (p. 195) qui avivent ses désirs et le précipitent dans une frénésie masturbatoire source de honte : "*Peu à peu me montant la tête, je me livrais à des actes honteux et solitaires, avec une rage inconsciente et bestiale. [...] J'en avais ensuite un redoublement de tristesse, de dégoûts, et des remords violents*" (p. 220). Les désirs homosexuels mal refoulés et l'onanisme obsessionnel le rendent incapable d'éprouver du désir pour les femmes et, pire encore, déchaînent en lui une "*horreur physique*" de la chair féminine de Marguerite et manquent de le précipiter, "*non pas au gouffre de l'amour, mais au gouffre du meurtre*" (p. 268), sous l'effet de "*désirs obscurs et mal éteints de destruction*" (p. 241).

- **Sur la vie affective** : De fait, l'amour est désormais hors de sa portée, souillé à jamais, d'abord par les questions inquisitoriales du père Monsal, son confesseur au nom prédestiné, ensuite et surtout par le viol de son corps : son cœur désormais, même devant son amie d'enfance, "*est vide, vide de tout ce qu'il contenait de fort, de généreux, de réchauffant*" (p. 246). Quant à Léonard Clan, à qui on a inculqué "*la haine de l'amour*" (p. 42), il ne cesse de se lamenter sur son incapacité à aimer¹⁹, pas plus la chaste Madeleine, qui l'aime et qu'il repousse²⁰, que la facile Marcelle, dont il se sent un beau matin séparé "*à tout jamais*" (p. 160) : "*son cœur avait été anesthésié*" (p. 129).

- **Sur l'intelligence** : Le bon élève Léonard a l'impression de n'être plus qu'"*un raté*" (p. 131), de se complaire aux "*idées reçues*", et d'être resté prisonnier des grilles d'analyse et de "*la méthode du plan*" auxquelles le père Labre a façonné son esprit (p. 185). Il n'est même pas capable de regarder en face l'effondrement de toutes ses croyances religieuses de jadis : "*Même devant l'évidence, il ne pourrait jamais accorder cela*" (p. 138). Alors que ses raisonnements le conduisent tout naturellement à l'athéisme ou au panthéisme, "[ses] *sensations appellent un dieu*" : "*Je sens que je ne puis vivre s'il n'est pas*" (p. 190). Son esprit, anesthésié lui aussi, se révèle donc impuissant à le guider et à le sortir de son état de déréliction. Il en est de même chez Sébastien, qui sent en lui "*des désordres mentaux singulièrement significatifs*" (p. 224) : "*Les préjugés sont les plus forts. [...] Je ne puis, si confuse qu'elle soit encore, me faire une conception morale de l'univers, affranchie de toutes les barbaries religieuse, politique, légale et sociale, sans être aussitôt repris par ces mêmes terreurs religieuses et sociales inculquées au collège*", au point qu'il se sent prêt à appeler un prêtre à son lit de mort, "*malgré [sa] raison qui protest[e]*" (p. 226).

- **Sur le goût** : Alors que Sébastien adolescent avait une "*sensibilité artiste*", adulte il ne peut même "*imaginer une forme d'art libre, en dehors de la convention classique, sans [se] demander en même temps : 'N'est-ce pas un péché ?'*" (p. 226). Léonard pour sa part n'éprouve plus "*aucune sensation d'art : elle supposerait des mouvements de l'âme et une perception originale*" (p. 185)... !

- **Sur la volonté** : Elle semble avoir été éradiquée et, s'ils sont à la rigueur capables de concevoir, ils sont incapables d'exécuter. Ainsi Sébastien se sent "*lâche devant n'importe quel effort*" (p. 258) et n'a "*de la persévérance en rien de ce qui est beau et bon*" (p. 235), cependant que Léonard sent en lui "*un obstacle séparant l'idée pure de l'acte*" (p. 99) et voit dans "[sa] *volonté une antinomie : l'inaccessible l'exalte ; les faits l'épouvantent*" (p. 185).

On comprend qu'il leur soit impossible de continuer à mener une existence morne, condamnée à l'ennui et à des déchirements incessants, et qu'ils en arrivent à une forme de suicide : pendant la guerre de 1870, Sébastien refuse de tuer (p. 278) et s'expose à la mort ; et Léonard, au

terme de son dialogue pascalien avec Propiac, parie pour Dieu, auquel il ne croit pas plus que le libertin de Pascal, et choisisse de devenir jésuite, puisqu'il a "*l'âme prêtre*" et "*traîne le désir de Dieu comme un forçat*" (p. 195) : "*C'est en vous que se consommera mon suicide*", clame-t-il (p. 201).

Ainsi, Mirbeau et Estaunié ont mené une entreprise de démystification et, sur la base de leurs propres expériences, ont décrit les ravages de l'éducation jésuitique et du "*poison religieux*". À rebours des romans de formation (*Bildungsroman*), ils ont écrit des **romans de la déformation** ²¹. Mais si le premier a rompu à jamais avec l'idéologie religieuse et, prototype de l'intellectuel engagé, a poussé sa révolte individualiste jusqu'à ses ultimes conséquences logiques, l'anarchisme qui soutend son roman, l'autre, qui a conservé comme son héros la nostalgie de Dieu, ne sera jamais un réfractaire et s'installera patement "*dans des valeurs de vie bourgeoise et conservatrice*" ²² : il aura subi plus durablement "*l'empreinte*".

Pierre MICHEL

Chercheur associé à l'université d'Angers

NOTES

- 1 Cf. mon article sur "Le Matérialisme de Mirbeau", dans les *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 4 , 1997, pp. 292-312.
- 2 "*Quelqu'un qu'on n'aimait pas parce qu'il n'était ni aimable, ni humain*", écrit-il par exemple (p. 126 de ses *Souvenirs*, Droz, Genève, 1973). Cela traduit une radicale incompréhension, dont l'injustice est relevée à juste titre en note par Georges Cesbron.
- 3 Pour Estaunié, voir le texte de son discours au comité des Gens de Lettres, cité par Georges Cesbron en appendice de son édition des *Souvenirs* d'Estaunié, pp. 233-234. Mirbeau aurait certainement été d'accord.
- 4 Estaunié écrit par exemple : "*J'ai été obsédé par la certitude que ce que nous percevons est une infime partie de ce qui existe*" (*Souvenirs*, p. 148). Même antienne chez Mirbeau.
- 5 Sur Stanislas Du Lac et sur le personnage du père de Kern de *Sébastien Roch*, voir les deux articles divergents de Pierre Michel et d'Yves du Lac de Fugères, à paraître en avril 1998 dans les *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 5.
- 6 "*L'empreinte qu'il a laissée sur mon cerveau est tellement ineffaçable que [...]*," *Sébastien Roch*, Éditions Nationales, 1934, p. 226. C'est à cette édition que renvoient les indications de pages.
- 7 Le père Maumus écrit par exemple à Estaunié : "*C'est ton histoire que tu as racontée, mon pauvre ami. Je t'y ai reconnu d'un bout à l'autre*" (cité par Georges Cesbron, *op. cit.*, p. 143).
- 8 *L'Empreinte*, éd. Ferenczy, 1928. C'est à cette édition que renvoient les indications de pages.
- 9 Inversement, un rapprochement formel de conséquence est à relever : Mirbeau et Estaunié reproduisent, dans les derniers chapitres des romans, de larges extraits du journal intime de leurs héros.
- 10 Cf. ses *Combats pour l'enfant*, Ivan Davy, Vauchrétien, 1990, p. 159.
- 11 G. Cesbron, *Estaunié, romancier de l'être*, Droz, Genève, 1973, p. 70.
- 12 Dans ses "Souvenirs" de 1898, Mirbeau parlera d'un de ses camarades devenu "fou" et mort "*dans un délire horrible*" (*Combats pour l'enfant*, p. 156).
- 13 Il convient de citer également la terrifiante histoire du chien noir (p. 30), évoquée aussi par Mirbeau dans un article paru dans *L'Aurore*, "Souvenirs" (*Combats pour l'enfant*, p. 156).
- 14 Mirbeau et Estaunié mettent également en lumière l'importance du contrôle permanent des enfants dans cette micro-société totalitaire qu'est le collège des jésuites : "*Tout y était officiellement libre ; tout cependant était soumis à un contrôle*" (*L'Empreinte*, p. 114). La confession notamment constitue pour les jésuites "*un contrôle commode*" (p. 31). La pratique de la délation complète le dispositif (cf. p. 43).
- 15 Georges Cesbron écrit à ce propos : "*Sous-jacente à la technique de la communication apparaît une technique de la possession*" (*Estaunié*, p. 45).
- 16 "*Il y a deux individus en toi, lui dit Jouques : un mystique et un raisonneur. Les deux sont en guerre.*" (p. 147).
- 17 Même dégoût chez le jeune héros d'une nouvelle autobiographique d'Estaunié publiée en 1884, *Les Marbres*.
- 18 Il va même, peu après son viol, jusqu'à "*regretter la chambre*" du prêtre infâme et caresse "*l'espoir d'y retourner, d'y rester, d'y savourer les voluptés violentes qui bouillonnaient dans son corps*" (p. 175).
- 19 "*Il avait toujours eu le cœur vide*" (p. 103) ; "*Je n'ai jamais aimé... Je n'arrive pas à aimer*" (p. 128) ; "*Je veux aimer, et je n'aime rien*" (p. 186).
- 20 "*Il sentait que, le bonheur étant à sa porte, une irrésistible force l'obligeait à ne pas lui ouvrir*" (p. 127). Même attitude chez le héros d'une nouvelle de 1885, *L'Expulsé*.
- 21 "*Si loin que je remonte, je découvre en moi une déformation initiale*", écrit Léonard dans son journal (p. 184).
- 22 G. Cesbron, *Estaunié*, p. 77. Il explique l'évolution d'Estaunié vers "*l'acceptation*" de la société par la conscience fataliste de l'absence d'autonomie de l'individu - bref, "*l'empreinte*".